

Adriaan van der Staay
La Casa Giano

à Bea Mackenzie

LOCUS

La vallée

La Casa Giano est une maison ordinaire, comme en ont été bâties des milliers en Europe du Sud par les hommes du Nord. Maintenant elle ne se trouve pas au bord de la mer et se trouve trop haut dans les Apennins pour profiter abondamment du soleil. Enneigée, sous les nuages bas, dans un ouragan sifflant des montagnes, elle donne l'impression d'être plus septentrionale que les deux heures seulement, en voiture, de Rome, le donneraient à penser.

De ce lieu on regarde dans la vallée du Tibre. Comme un montagnard bourru, comme un homme des Alpes, des Carpates, ou celui du Pinde, regarde vers le Sud. Avec ses 750 mètres la Casa Giano se situe au-dessus de la limite des oliviers. Elle est entourée de son monde à elle : les arbustes, les chênes verts et quelques marronniers.

Pline le Jeune n'a pas vécu tellement loin de là. Son Tifernum était en amont, d'une cinquantaine de kilomètres — encore une longue journée de voyage de plus à l'époque. Comme homme du Sud il n'avait pas commis la faute d'habiter haut. Mais lui aussi dit :

Caelum est hieme frigidum et gelidum; myrtos, oleas, quaeque alia assiduo tepore laetantur, aspernatur ac respuit; laurum tamen patitur atque etiam nitidissimam profert, interdum sed non saepius quam sub urbe nostra necat (Lettres, V, VI, 4).

Chez Pline on n'arrive pas à connaître les hauteurs. Aujourd'hui encore la vallée ne monte vers les cimes que pour la chasse — au sanglier, par exemple. Dans le musée archéologique de Perugia on montre des haches de pierre découvertes il y a un siècle autour de ma maison — dans le domaine des sangliers. On a donc déjà vécu sur les sommets au néolithique, et regardé en bas. Dans une vallée qui alors était remplie d'eau. Plus tard, dit-on, arrivent les Étrusques pour l'assécher.

Quand en hiver la vallée se remplit de brume, les villes flottent de nouveau sur la surface, on voit Assise comme au bord de la mer, Spello regarde Urvinum Hortense en face, Bettona est sur les rives du Lac de Pérouse. Les taches sombres sur la marée de brume du Lacus Umbra ainsi reconstitué sont des collines, comme des atolls. En s'appellant Isola certaines semblent avoir retenu leur nom.

Vu de la Casa Giano un monde semble alors rétabli. L'on redécouvre des routes anciennes, qui mènent de village en village, sans toucher la vallée, par les hauteurs. Les Romains ont encore, où ils le pouvaient, évité les marais d'en bas.

Les Ombriens

On surestime ce qui change.

Avec les Étrusques l'histoire, nouvelle et têtue, monte de la vallée pour fonder Vettona, comme rempart stratégique sur l'autre côté du Tibre. Un peu moins haut que Pline, ce site d'occupation se profilait contre les pentes des Ombriens, des montagnards et des sangliers.

Ici des Étrusques restent plutôt les murs, moins leurs tombes. On ne sait pas combien de temps leur hardiesse a dominé ces endroits. Très tôt les Romains sont venus derrière l'épaule de la montagne, à quelques centaines de mètres de mon habitation. Ont-ils chassé les Étrusques? Ils les ont dépassés. Les Ombriens sont restés.

On les rencontre au jour de San Crispolto, le saint à la tête sciée en deux, mais sans les deux visages ou l'âme de Janus. Iani d'ailleurs était étrusque. La nuit de San Crispolto on amasse des pneus sur les croisées des routes et l'on y met le feu. Il semble que San Crispolto ait défendu sa commune de Bettona contre les barbares au ^v^e siècle (mais contre qui? les hommes du Nord, les Grecs?). Pour cela on allume encore aujourd'hui parmi les arbres des olivaias une gigantesque VIVA SAN CRISPOLTO de feux.

Pour voir ça les montagnards descendent. Ils regardent d'en bas, où ils se sont rassemblés dans l'agora de la ville étrusque, restée leur point de repère et chef-lieu. De là ils projettent leurs feux d'artifice, qui dominent pour une heure la vallée et la font retentir et veiller. Ils sont venus de là-haut, petits, trapus, des ours et des ourses, avec des mains agiles, des bras et des jambes indestructibles, des hanches fortes, des têtes dures, des yeux étincelants. Ils viennent une fois l'an « circambuler » les murs des Étrusques et les portes des Romains, tandis que leur domaine reluit sur les collines avec ses constellations de feux. Dans la vallée leurs descendants, les émigrés, répondent avec leurs lumières, des rivages du Tibre et du Chiascio.

Le lendemain, la place devant l'église de San Crispolto serait de nouveau vide n'étaient l'agent de police avec son uniforme à la mode de Rome, et la voiture d'un Hollandais devant le bureau de la Poste.

Perugia Vecchia

Quand on me demande, là-bas, où j'habite je réponds d'habitude : *Sopra, a Perugia Vecchia*. En général cela suffit. Ce nom de Pérouse Vieille reste lié à l'endroit où se joignent trois collines. On y a implanté une colonie bénévole d'enfants; où je ne vois que rarement des enfants, et plus fréquemment des chasseurs. En regardant de près on y voit grimper des « sentiers de charbonniers »,

restes de routes anciennes sous les pins sylvestres. Ces traces se brouillent et donnent sur des destinations de cul-de-sac. Depuis quelques années le bulldozer a fait mauvaise chère aux routes longobardes et romaines. De plus en plus on sera réduit à réinventer leur trame, se référant aux destinations de conjecture.

Dans la région le souvenir et l'étymologie officielle ne vont pas loin. Parfois l'intellect culmine dans l'étude d'un prêtre qui chante l'amour de son village et de ses paroissiens. On me raconte ainsi qu'autrefois Perugia Vecchia aurait été une place de sauvegarde, où les réfugiés de la ville se retiraient pour se protéger des périls, d'un siège encore.

Il est permis d'en douter. Il paraît établi que les bâtisseurs militaires du lointain Perugia ont pris la précaution de fortifier un hameau ancien quelques kilomètres plus au Sud. En outre Perugia a médité de faire une fortification un peu plus vers le haut, mais en fin de compte cela n'a pas paru mériter les dépenses. C'est tout.

On ne peut alors que difficilement admettre que ceux de Pérouse allaient se réfugier, à travers un champ de bataille, à Perugia Vecchia, pour se retrouver dans un carrefour mal défendu. Même si l'on peut voir de là Perugia, Todi, Spoleto et Assisi.

Demeurant à un jet de pierre de Perugia Vecchia, c'est mon habitude de m'y aller promener. On y trouve, juste en face de la Casa Giano, une autre énigme — les ruines d'une villa romaine. Une villa qui depuis quelques années est accessible en jeep, mais que j'ai encore dû chercher par un chemin étroit sous les arbres, avec maintes précautions contre les couleuvres. De la chambre principale la mosaïque — avec son aigle double, un signe large en noir et blanc — a entre-temps disparu. La pluie lave les milliers de cubes de marbre dispersés et de temps en temps, j'en ramasse une poignée qui se perd sur la route, personne n'y prêtant plus attention.

La Via Amerina

Avoir voulu bâtir là-haut présuppose chez un Romain le désir moderne de se retirer de la vallée pour habiter parmi les vents, les chênes verts et les sangliers. Cette villa se rattacherait ainsi plus à la Casa Giano qu'au Tifernum plinien. Il y avait là-haut de l'eau, mais rien à cultiver. Je prends donc cette « villa » pour un relais, offrant une auberge et un thermes, sur un bout de la Via Amerina déconsidérée. Parlons un peu de cette route oubliée. Quand les Romains enfonçaient leur coin le long du Tibre, pour chercher une deuxième voie à la mer qui ne s'appelait pas encore Adriatique, ils ne se sont certainement pas abstenus de forcer un coin aussi entre les peuples. Chez moi ils ont séparé les Ombriens des Étrusques, les deux peuples qui guerroyaient en permanence sur les rives du Tibre. Consolidée, la Via Amerina devint une frontière et un lien. Sur cette route, qui a réussi à mater deux peuples par un corridor, on cherche vainement des informations précises, bien qu'elle se trouve sur la fameuse Tabula Peutingeriana.

Dans les ouvrages spécialisés cette via publica disparaît, marchant sur les hauteurs d'Amerina à Tudertum, et de Tudertum à Perusia par Vettona. Cette route entre dans l'inconnu après Todi, pour se perdre complètement dans la brume de Bettona. Pourtant la route a servi longtemps. Même en 1945, l'avance des tanks américains est passée par les sommets, par l'Amerina, et pas par la vallée, comme on se le rappelle encore dans une librairie de Todi. Également, quand les seigneurs nouveaux et barbares fermaient la vallée de Spolète au commencement

du Moyen Age, le trafic de Rome à Ravenne s'est acheminé par l'Amerina, faisant un détour par Citta del Castello, où sans doute la villa de Pline était tombée en ruine. Sur une route qui part de Perugia Vecchia, un ami a trouvé une monnaie du Bas-Empire : Mars Ultor. Le bulldozer achève maintenant le travail du temps et bientôt on ne pourra plus démêler comment la route, efficace pendant mille ans, liait Todi à Perugia. Je regarde vers ce flanc sans bâtiments et vert de l'autre colline et je devine le long de la crête ce bout de l'Amerina. Et ce relais hypothétique, à 25 kilomètres de Perugia, ainsi une halte importante pour celui qui, à pied ou à cheval, avait commencé son chemin à l'aube. Là, dans ce mansio ou statio attendaient, sur la route de Rome, eau, feu et la protection des murs de pierre, le soir ou en hiver. Il est imaginable que cette dernière ou première halte, Perugia Statio, a continué dans la mémoire collective et que la Villa et Perugia Vecchia ne sont que les échos d'un seul nom.

Beato Pietro

Sur une tuile, à voir dans le musée du vin de Torgiano, on rencontre un moine à genoux devant un rocher dans lequel un tonneau est inséré et d'où jaillit le vin.

La contrée est marquée par la pratique des franciscains retirés sur les collines dans une simplicité naturelle; un tel retrait pose une énigme permanente aux gens de la vallée. Que font ces ermites dans leur solitude et leur froid? De quoi vivent-ils? Les gens connaissent mieux saint François lui-même, bivouaquant sous sa cabane de joncs dans le terrain marécageux du Lacus Umbra insuffisamment drainé.

Sur mon sommet erre le souvenir d'un ermite. Les ruines d'un ermitage doivent y être visibles. Je n'ai jamais fait beaucoup d'effort pour les trouver, alors que je me suis volontairement dépensé en cherchant la villa romaine. Dans le dos de la Casa Giano — dit-on — vous pouvez descendre quelques centaines de mètres pour arriver aux fondations du petit monastère. C'est dans cet ermitage que le Beato Pietro aurait vécu. Je le crois sans réflexion. On le dit moine portugais qui, avec quelques frères, y vécut et médita. Une fois par an arrivait le miracle du vin, et les anachorètes remplissaient leurs tonneaux auprès du rocher. Ce doit être ce miracle dont nous fait part la tuile.

Ces frères, vivant du côté sombre de la colline, me passent parfois par la tête. Je ne partage pas avec eux la religion, ni leur façon de vivre, mais il existe un lien spirituel entre la Casa Giano et la casa du Beato Pietro.

Il y a quelques années, je cherchais à me bâtir aux Pays-Bas une maison qui aurait l'espace et le souffle pour la *vita meditativa*. J'avais trouvé un bout de joncheraie où un ashram secret aurait pu trouver son lieu. Invisible pour les gens, en soi discret, bas, retiré sur soi-même. Le projet que je me proposais fût fondé sur les principes et les formes constructives japonaises. Une maison tout en bois, avec des portes à glissières, fermée en face vers l'extérieur, mais ouverte vers sa nature propre à l'intérieur. Avant que ce projet puisse être défini, tout fut bloqué par une administration qui ne voulait admettre parmi les joncheraies que des unités productives.

Je décidai alors de ne pas chercher plus loin dans mon pays comble. Un ami me menait au lieu où maintenant se voit la Casa Giano. Je tombai amoureux de ce bout de terrain. L'ami se désiste. Moi, j'achète.

Bifrons

Avec des amis, récemment, j'ai beaucoup parlé de la Casa. En particulier avec Sheamus H. Poète, il provoque facilement les rêves et les fantaisies entourant la Casa Giano et j'ai été plus que complaisant à collaborer.

Pourtant il reste celte. Les choses romaines lui paraissent étrangères et le dieu étrusque plutôt folâtre et radieux comparé aux pierres bi- ou tricéphales des dieux de Boa.

Then I found a two-faced stone
on burial ground
God-eyed, sex-mouthed, it's brain
a watery wound

Les visages des Janus celtes soulèvent à peine leurs traits de la surface ronde des cailloux. Ils n'ont pas la félicité plastique de la Toscane. Comme des frères nordiques ils ressemblent un peu aux idoles de l'Île de Pâques.

Janus marche ou danse, il est toujours à passer un seuil, tandis que ces pierres nordiques restent immergées dans la pesanteur de leur site sur la limite même du continent et de l'océan. Encore l'on n'associe pas Janus au phallus, bien qu'il ne lui manque pas de pendre parfois élégamment dans le mouvement de ses cuisses étrusques. Mais le symbole raide et sévère de la paternité n'est pas le sien. Et si Martial et mille autres ont invoqué le pâtre Iane à l'aube ou dans un embarras, c'est avec affection qu'ils l'ont fait, comme on appelle le grand-père Adam, et comme signe sûr que quelque chose tiendra en fin de compte contre toute adversité.

Les dieux des marécages et des cailloux sont un genre de champignons tout autre. A Boa, le mois de janvier est lavé d'une eau et d'une lumière distinctes de celles des rivages frivoles du Tibre.

In the wet gap of the year
daubed with fresh lake mud
I faltered near his power —
January God

La fusion des têtes et des identités par les occiputs possède quand même une qualité mystérieuse qui rattache le Janus *bifrons* ou *quadrifrons* aux *bifrontes* ou *trifrontes* de Boa. L'énigme de la fusion, de l'interface impossible, ce centre noir duquel on voit mais qui n'est pas visible, ces mystères restent cachés dans l'une et l'autre de ces images. Janus se clarifie. Il sépare le passé du futur, et son mystère sera dans le mouvement continu de liaison et de trépas. Il est un itinérant.

Mais comment clarifier les présences de Boa? Elles semblent au contraire rester in situ éternellement, parce qu'une force en trois directions les équilibre; en même temps que leur image pond des rêves.

Torre di Giano

Le nom de Giano ne s'est pas immédiatement associé avec la Casa. Pourtant cet ashram, ce refuge, n'a pas pu rester longtemps imperméable à la présence passagère d'un dieu. Il me paraît que le premier signe venait de Torgiano.

En longeant le tracé de la route romane jusqu'au pied de la colline, on arrive vis-à-vis de Torgiano. C'est là que la via a dû traverser le Chiascio. Sur cette tête de pont, entre le Chiascio et le Tibre, d'où les routes montent vers les villes étrusques de Perugia et de Bettona, s'élève une tour. Cette tour n'a pas d'autre importance que de se trouver depuis des siècles sur l'un des remparts les plus vieux de la forteresse de Torgiano. Il est ainsi devenu le symbole préféré du lieu.

Mais l'étymologie populaire en a fait, avec un petit pas qui va de soi, la Torre di Giano. Un bon prêtre peut bien dans sa monographie fulminer contre l'association de Torgiano au dieu païen. Il a bien fait remarquer que les documents les plus anciens — qui ne sont pas tellement anciens — ne parlent que d'un indéfinissable Torscianum. Mais la duplicité populaire n'en reste pas complètement satisfaite, même la famille distinguée des Lungarotti, qui porte la culture du vin vers des hauteurs nouvelles tout en affermissant sa maîtrise sur les vignobles des alentours, même la famille Lungarotti a baptisé son vin blanc du nom de Torre di Giano, dont le goulot élané est orné du profil de deux barbus.

Si ce village en bas de ma colline n'a rien à voir avec Janus, sa position dans la vallée du Tibre ressemble quelque peu, comme passage à pont et à bac traditionnel, à l'île du Tibre de Rome. Là aussi on trouve un point de va-et-vient plutôt inévitable. Là aussi existe l'association avec Janus, qui non seulement marque avec deux fois quatre têtes le seul pont romain — le pont Fabricius — de Rome, mais qui lie le Janicule avec la Porte de Janus à l'entrée du Vicus Tuscus.

Dans ce « rione » de Rome, où plus qu'ailleurs le culte de Janus se retrouve, on découvre aussi la file seule de piliers du petit temple de Janus, sauvé par le mur de la petite église de San Niccolò in Carcere, l'autre mur conservant les colonnes du temple de Junon.

J'y étais avec un ami et je touchai une colonne du sanctuaire. Il dit : maintenant il ne te manque qu'un trèfle à quatre feuilles. Je me penche et trouve ce trèfle au bout du soulier. Les quatre feuilles bien séchées se trouvent toujours dans mon guide de Rome, marquant le jour où le lien avec Janus fut forgé.

Il n'est néanmoins pas entièrement fortuit ni circonstanciel de combiner avec Janus ce lointain carrefour ombrien, où routes et rivières se croisent. Le nom de Giano se fait écho dans les collines voisines. Le long de la Flaminia Antiqua, à quelques dizaines de kilomètres, un hameau chevauchant une arête porte le nom de Giano de l'Umbria. Et pas loin du site où une route secondaire d'Urvinum Hortense à Spellum traversait la vallée, l'on trouve aujourd'hui le village de Limigiano. J'ai rendu visite à ces villages ombriens sans trouver trace de Janus. Et encore. On vient de me donner un coup de téléphone pour me dire qu'une monnaie, portant la tête de Janus, m'attend à Torgiano.

Domus Iani

Janus alors. La maison s'acheva dans une année de grand déménagement spirituel et matériel de ma vie. Je voudrais le commémorer en apposant un carreau Janus dans le mur de la maison.

Un potier ami, que je salue habituellement de « maestro » à cause de sa virtuosité, promet de me préparer la tuile. Une photocopie d'une monnaie étrusque fut faite et laissée auprès de lui. Mais il n'arrivait pas à accomplir le travail. Il m'avait

confié vouloir consulter le curé parce que ce monsieur s'y connaissait. Depuis lors je peux croire que la bataille contre les dieux anciens n'a pas encore — après deux mille ans — complètement déserté le sang des prêtres.

Je me fis donc retors. Je me tournai vers un céramiste jeune, naïf, presque dévot, que j'avais vu travailler dans une cavité de la porte du village. Je dessinai pour lui mon Janus — hellénistique, presque exsangue. Le jeune homme piqua avec des épingles l'image hérétique dans la glaise.

Fini, le carreau devait être expédié en Hollande — avec l'inscription *Domus Iani*.

Le résultat, bien que non païen, m'émerveillait. Autour de la tête hellénistique de Janus, le potier avait ajouté un cercle d'embellissements. Des palmettes, de petits soleils, des lettres quasi étrusques. Il l'avait fait plus flamboyant, plus kitch, plus vivant, en mariant ma vision nordique du Sud à la terracotta étrusque.

Je l'interpellai. La décoration lui avait semblé séante : *a posto*. Mais quelle alors était son image préférée? Le Griffon qui protège les portes, répondit celui qui tous les jours achève des saints François en bure. Le griffon était, en effet, le symbole du club de football de Perugia. Plus tard je parvenais à soulever un petit bout du manteau. Il y a très longtemps, son père avait monté des statuettes sur des piédestaux, pour des clients. Quel genre de figures? Des bronzes, figurines de guerriers, avec des bras levés, que l'on trouvait parfois aux alentours.

La maison du passeur

Peut-être n'est-ce pas encore le moment de nommer cette rive autre, celle de la Meuse, qui pour moi doit trouver une place au bout de ce récit.

Dans l'année de Janus 1979, mon père mourut. La tête sciée en deux comme San Crispolto. Des souvenirs montent. Je me tiens et je retourne vers cette rive. Ce jour-là je prends mon père à l'hôpital et je le conduis en voiture au bord du fleuve. A Vierlingsbeek un sentier descend vers la rivière. Un bac y attend pour le passage. Mon père ne peut pas descendre et regarde. Soudainement un cheval grand et noir se libère et galope autour de la voiture. On n'arrive pas à maîtriser l'animal, qui disparaît derrière la maison du passeur. Je fais marche arrière et livre de nouveau mon père aux instruments de la science médicale.

Pour la première et la dernière fois nous avons rendu visite à la maison du passeur, qui date du XVI^e siècle et qui est notre maison d'origine.

DOMUS

Romanesco

Y regardant de près, la construction de la Casa n'a jamais été réalisée. Nous ne possédons pas l'expérience du résultat pour guider nos pas. Au contraire : nous pensons rêver et un jour il n'y a plus rien à changer. Dans ce cadre flou et limité je veux chercher les moments qui comptent. Je me suis dit attiré par les principes du bâtir japonais. La littérature parcimonieuse sur l'architecture civile des Chinois, une visite à Kyoto, les éléments polynésiens dans les demeures japonaises m'intéressaient.

Je m'imaginai une maison de silence, retirée dans la forêt, axée sur la méditation. Une plate-forme élevée pour soutenir les poteaux supportant la construction

du toit important. Autour et en dessous les parois insignifiantes et toujours flexibles. Ce mirage s'évaporait pendant les voyages successifs et nécessaires en Ombrie. Non seulement parce que la contrée était trop incertaine pour laisser sans garde une maison vulnérable et parce que je m'effrayais des suites d'un feu dans ces bois, qui avaient déjà été anéantis durant les combats entre envahisseurs et résistants en 1944, et parce que le matériau était aussi difficile à trouver que les artisans. Pas seulement ça. Pour la première fois de ma vie je commençais à me réconcilier avec l'architecture romane. De ma première visite à Assise je ne me souviens point de la basilique de Saint-François ou de l'église de Santa Chiara. Ni de Giotto. C'était d'ailleurs bien avant que je ne soupçonne que je deviendrais acquéreur de terres dans la région. Armé de mon Goethe je n'avais d'yeux que pour ce qui reste du temple romain à la Piazza. Je passais des heures sur ce forum, mangeant des glaces à l'ombre vis-à-vis du miracle : un bâtiment romain. De l'Ombrie en mai je me souviens surtout des coquelicots tandis que l'architecture franciscaine était à mon œil pure perte, un œil qui déjà se fixait sur Paestum et Akragas. Cela a changé. Le commencement en fut la désaffection pour la construction contemporaine, qui me faisait redécouvrir l'architecture vernaculaire de la région.

J'avoue que maintenant j'éprouve plus de compréhension pour les constructions d'Ombriens enfin un peu plus riches, avec leurs balcons où l'on ne voit jamais personne, et leurs chambres à coucher aux sols polis, où jamais personne ne passe la nuit. Maint Ombrien semble ignorer que le temps des familles énormes ou des palazzi est désormais révolu. Mais pour arriver à cette tolérance, je devais passer par le style paysan, autrefois trop pauvre pour l'extravagance, mais bâtissant avec un aplomb sans date.

Les portes

Rien ne me fascinait plus que les arcs. Les fenêtres et les portes carrées du Nord, qui semblent vouées à se multiplier comme des timbres-poste, se trouvaient privées de leur hégémonie par une tradition de formes courbées.

La porte ombrienne est un arc sur deux piliers de brique, l'arc reposant sur les dalles, ce qui accentue l'illusion antique des colonnes. Parfois cette pierre chapiteau est omise et l'encadrement des briques continue, parfois aussi le relief disparaît complètement dans le mur de briques ou de pierre, et il ne reste plus qu'un demi-cercle et deux lignes pures comme réserve dans le mur, rempli du contraste riche, des ferrures et du chêne.

Si l'on remonte le long du Rhin suivant le « limes » romain, on retrouve les traces de ce sentiment de la porte comme enveloppe et protectrice. Aux Pays-Bas la porte à arc n'est pas inconnue, mais une porte bien faite à l'italienne retient toujours l'aspect exotique d'un portique. Il fut un temps où ma journée était bonne quand j'avais vu un bel arc. Cependant la porte ombrienne n'est que l'emblème de l'entrée. La maison est avant tout dans ses murs, des parois épaisses, une protection séculaire contre la chaleur estivale et l'intempérie pénétrante des mois d'hiver. La maison ombrienne n'a rien de léger. Elle est bâtie sur des fondations robustes et ses murs sont des remparts. La porte frontale exceptée, il ne s'y voit que peu d'ouvertures. Les fenêtres sont défendues par des renforts de fer battu. Le toit épais est en tuiles, parfois plusieurs couches, sur lesquelles rapide-

ment la mousse commence à fleurir. Ce sont des maisons de paysans laborieux, maisons de montagnards. Des caves à ours.

Pourtant, parfois, un aspect gentil : quand les toits à tuiles enjambent le pas à l'improviste, se penchent en deçà des murs, et forment un escalier pour la lumière et pour l'œil. Ou quand la courbure des portes se poursuit pour former une loggia paisible. Et vraiment géniale est la fenêtre circulaire de l'Ombrie, qui frappe un trou rond au milieu d'une façade. Non pas comme un œil de cyclope qui nous guette, mais comme le mandala extatique du soleil. Souvent je me suis délecté en donnant une telle fenêtre à la Casa Giano. Mais ce signe était trop grand pour l'introduire dans une habitation civile.

Les artisans

Il n'est pas difficile de démêler d'où est venu la plus grande partie de mon instruction sur le bâtir. Cela venait du petit groupe d'artisans qui construisirent la Casa. J'ai été heureux dans leur choix. Ce qui d'ailleurs n'est pas à mon crédit. Sans doute quiconque ayant la fortune d'aller bâtir là-bas aurait été aussi bien servi.

Les bâtisseurs étaient sous l'égide de trois frères, qui avaient en leur temps aidé à la restauration de l'Assise médiévale. Avec leur aide, on avait à peine à prévoir. Ils bâtissaient selon des étapes fixes, dans une trame conventionnelle. J'entendais : maintenant c'est le moment de jeter les fondations, c'est l'affaire des murs, du plafond, du toit; maintenant on doit s'occuper des sols, faire les portes et les fenêtres, arranger le bain, la cuisine, l'électricité. Toujours il parut y avoir assez de temps et de volonté pour me laisser intervenir. J'avais l'impression, insolite pour l'homme moderne, d'être intégré dans un processus de production. Il leur était agréable de suivre les inclinations du patron. De temps en temps, je me trouvais corrigé. Vous feriez bien d'ajouter deux ou trois palmes : cela donnera un espace plus beau. Il ne faut pas penser cela en brique mais en travertin. Non, nous allons attendre un peu pour qu'on démolisse une ferme où il y a encore des tuiles plus dans votre goût.

Il nous avait fallu peu de temps pour réaliser que nous n'allions pas bâtir moderne. Dans la région on construisait beaucoup — pour Ombriens et étrangers — avec des formes nouvelles et des matériaux assez éphémères. Mais un jour quelqu'un disait calmement : je crois qu'il veut bâtir dans un « stilo francescano » et de ce moment-là, il n'y avait plus d'incertitudes, quoique ce qui en résulta ne fût pas franciscain. On avait parlé principe.

Il sied ici d'honorer Vitruve.

A mesure que je pensais être en train de me rapprocher du climat, de la terre et de la tradition de l'Ombrie, je développais pour ainsi dire un désir de compréhension. Je n'avais, bien sûr, jamais construit une maison. Dans cette lacune de direction spirituelle, le Vitruve remplit le rôle de guide. Il n'est pas intellectuel, et il me paraît que souvent il s'exprime assez mal. Comme les architectes et les historiens de l'art il tend à concentrer son attention sur les bâtiments publics ou sur les demeures des très riches. Mais Vitruve, plus artisan qu'intellectuel, me donnait une forme de commentaire sur ce que les artisans me montraient. Il ne négligeait pas complètement ce qui était mon souci du moment. Si j'éprouvais le regret de ne pas le trouver à mon côté pour le consulter, il me stimulait à

considérer ceux qui se trouvaient au bout du bras, comme Alfio Tiberi ou les frères Taccucci, comme ses enfants.

Par la brume des temps et de son langage, Vitruve me donnait l'affirmation que les questions que je me posais étaient des questions de toujours. La grande mystification de la production architecturale était plus facile à dissiper avec l'aide d'un artisan ancien.

Vitruvius

Je viens de feuilleter *De Architectura* en me posant la question où plus précisément Vitruve m'a aidé.

La lumière sans doute. Dans son temps toute lumière devait à peu près venir du soleil. Un soin considérable se montre dans la discussion sur la position des espaces vis-à-vis des ouvertures, afin que la lumière arrive dans tous les coins. On doit avoir du soleil le matin, pour lire, et du soleil le soir, pour la cène. *Hibernia triclinia et balnearia uti occidentem hibernum spectent, ideo quod vespertino lumine opus est uti, praeterea quod etiam sol occidens adversus habens splendorem, calorem remittens efficit vespertino tempore regionem tepidiorem.*

De cette attention à la réception de la lumière et à la position du soleil vient que la Casa Giano accueille chaque jour le miracle du couchant, quand le soleil remplit en partant de son or toute la maison, même en hiver, cinq portes hautes et ombriennes s'ouvrant sur tout le paysage.

Ma maison n'est pas grande, les pièces n'ont pu être arrangées selon les vues de Vitruve. Pour être ou péristyle il n'y avait argent ni espace. Mais son soin dans l'application d'un module a été observé. *Igitur statuenda est primum ratio symmetriarum.* Cette ratio venait à moi d'une porte de Bettona dont la simplicité m'attira. Une porte traditionnelle comme il fallait, deux mètres et demi de hauteur, un mètre environ de large. Pour arriver à une fenêtre cintrée je n'avais qu'à en déduire un mètre. Encore un mètre en moins et il reste un arc simple, petite fenêtre pour la lumière matinale. Doublons la hauteur de la porte, et nous arrivons à la profondeur d'une chambre. Trois fois la mesure de la chambre, la longueur de base de la maison. Ajoutant une partie élevée, une « tour », le rythme, la ratio symmetriarum, reste pareil. Deux pièces entassées, carrées, encore deux fois la porte, cinq par cinq comme mesure, les fenêtres encore une soustraction du module. L'ensemble acquit ainsi une harmonie tellement efficace que peu de personnes se rendent compte de la mesure de base assez ample. Comme structure, la Casa Giano est sortie ferme et réservée. Mais la variation sur une mesure unique a donné quelque chose de musical aux dimensions.

Une villa romaine

Ce récit pourrait continuer. Il y aurait à mentionner les matériaux. On pourrait raconter « l'artisticité » de l'alternance de la pierre et de la brique byzantine. Ce que dans la région on appelle *opus incertum*, d'un terme incertain. On pourrait parler de la toiture, inchangée, désignée encore *alla romana* comme *coppa e tegola*. De l'utilisation de la *terracotta*.

Il y aurait à raconter sur l'artisanat. Non seulement sur l'art des maçons, leur savoir-faire de murs durables et vivaces, de courber les arcs sans modèle. Il faudrait ne pas oublier les métiers qui contribuent à l'installation et à l'embellisse-

ment. Le travail, par exemple, du ferronnier, dans son antre de Torgiano, où reluit toujours le rouge doux dans la garniture blanche de la cendre, et où du fer noir martelé sortent des courbes, des cercles, des serpents cornus, des vignes et leurs feuilles. Mais laissons ce cyclope sans élève et souffrant pour une autre occasion — et prions qu'il ne disparaisse pas sous nos yeux. Non, retournons à notre maison et constatons qu'au lieu d'un ashram nous avons fait une construction carolingienne, qui frappe comme insolite les yeux des visiteurs, qui ne savent pas tracer le caractère archaïsant. Sans le savoir, j'ai ainsi en amateur refait un bout de chemin avec les seigneurs francs qui dans le sillage de Charlemagne découvrirent le Sud. Ils entrèrent en contact avec le vernaculaire du Sud, qui était la façon civile de bâtir, de l'Empire romain. Ils sentirent la séduction culturelle de l'Exarchat de Ravenne. Quand je me suis mis à jouer avec brique, pierre et arc, je me suis souvent retrouvé au pied de Galla Placidia. La Casa Giano entre ainsi dans une longue tradition de conquête. Malheureusement le petit bâtiment est fini, à un therme, une loggia (impayable) près. Parfois je dessine une Casa Giano tout à recommencer. Non plus romanesque ou lombarde, mais romaine. Pour voir ce que nous avons oublié en architecture depuis la villa Hadriana ou, plus modestement, les villas de Plinie. Tout ce qui a été perdu et qui néanmoins reste tellement près.

Cela m'agace un peu, que la Casa Giano ne soit qu'une unité de consommation, et que je n'aie pas construit quelque chose de plus productif et créatif. Une prochaine fois, si cela arrive, je me mettrai plus bas dans la vallée, où l'on peut cultiver du vin ou du moins des légumes.

Auprès de mon feu de bois je ne me sens plus complètement à l'aise en traduisant Martial.

*at tu sub urbe possides famem mundum
et turre ab alta prospicis meras laurus
furem Priapo non timente securus
et vinitorem farre pascis urbano
pictamque portas otiosus ad villam
holus, ova, pullos, poma, caseum, mustum
rus hoc vocari debet, an domus longe?*

« Cela doit-il être nommé ferme ou un appartement à distance? »

Je ne me demande plus ce que la Casa Giano signifie dans ma vie. Bâtir là-bas m'a servi comme un double retour aux Anciens.

Le plus évident est la réflexion sur les traces romaines dans notre culture. Pour un homme du Nord cela ne va pas sans dire, malgré les trois siècles de domination romaine en pays cananefate. Chemin faisant, les Romains me sont devenus plus normaux, plus malléables même, faciles à classer parmi les Grecs et les Étrusques. L'autre retour en arrière a été plus mythique et plus personnel. Le dieu du seuil a accompagné le bâtir. Le dieu du passage, du départ, du regard vers le passé et vers l'avenir. Je me suis fait prendre un peu dans ce jeu avec le démon étrusque, dans un temps de mutation.

J'ai rendu compte de la visite faite avec mon père à notre maison d'origine. Cette maison du passeur, au bord de la Meuse. En haut dans le mur se trouve une pierre avec l'image d'un bateau qui passe. Dessous, en lettres ciselées : STAAY. Le mot ancien désignant la maison du passeur.

Pas par chance pure, mais bien pour la première fois depuis des générations (et qui sait?), un membre de la famille retournait à l'endroit. C'est seulement là que je me souvenais d'une anecdote ancienne et vague du folklore familial.

Qu'il y avait eu une maison au bord de la Meuse, d'où venait la famille, et qu'il y avait à côté une construction romaine. Mon père l'avait eue de son père, un homme très différent de nous autres, avec sa mèche noire et ses yeux noirs et de feu. Un Don Quichotte.

Je me suis depuis renseigné. Naturellement, on avait découvert à côté de la maison du passeur les restes de ce qui pourrait bien être une villa romaine.